

ÉCHOS DE CLERMONT-FERRAND

Elefante, de Pablo Larcuen.

On ne se lasse pas de célébrer le succès chaque année grandissant du Festival international de Clermont-Ferrand qui a affiché plus de 150 000 entrées en 2013 et un nombre de réunions, débats et surtout de films qui donne tout autant le tournis. Difficile en même temps de dégager de ce grand maelström des œuvres qui émergent plus que d'autres. Le Grand Prix international au film mexicain, *Para armar un helicóptero*, d'Izabel Acevedo, en a ainsi surpris plus d'un alors que tant d'autres l'auraient aussi bien mérité.

Il y a mille et une façons de rendre compte de la richesse des programmations clermontoises. Le parcours que nous en proposons en offre un premier écho.



OÙ SONT PASSÉS LES FILMS SIMPLES ?



Best If Used By, d'Aemilia Scott.



Voice Over, de Martin Rosete.

70

Dieu attend son nouveau psychiatre dans sa cellule en prison, un homme insère une bombe dans le cerveau du fils de ses voisins, Elvis revit en Thaïlande, l'amour tourne au porno... Une épidémie d'exagérations semble avoir frappé la sélection internationale du festival 2013. Mais où sont passés les films simples ? À Clermont-Ferrand, cette question effleurait, parfois comme un regret, nos lèvres.

Une voix s'adresse à l'auditoire. *Voice Over* de l'Espagnol Martin Rosete est un court métrage dont "le spectateur est le héros". Tour à tour, le tu-spectateur est plongé dans des situations extrêmes : astronaute, soldat ou bien matelot, autant de personnages qui flirtent avec la mort. Le ton de la voix *off* gonfle la bulle dramatique. Le récit ne cesse de bifurquer. Le narrateur, dont le lexique puise à l'envi dans le registre argotique, combine trois préambules hétéroclites qui tous ont pour point commun d'évoquer le courage des hommes. Dans la quatrième et dernière séquence, le héros du film est un jeune adolescent assis sur le rebord d'une piscine, qui tremble à l'idée de donner son premier baiser : avoir des couilles ou ne pas en avoir, telle est la question. Pour la poser, *Voice Over* file la métaphore à grand renfort de films de genre. Le personnage de l'ado et son premier baiser est une enveloppe vide évacuée au profit d'un second degré saturé de références cinéphiles.

Il se passe quelque chose d'étrange au pays du court métrage. Comme une peur des choses simples ; la présence d'un tabou qui interdirait d'écrire/d'inscrire le récit dans une sphère réelle et de s'embarquer avec lui. Servant d'alibi culturel, le passage par le film de genre, par nature connoté, mine le terrain ; il n'est plus possible d'évoquer notre devenir humain sans passer par ces galipettes cinéphiles.

L'effet Canal plouf

Effet Canal (il faut toujours en faire +) ou bien encore effet du premier film (il faut réussir à se faire remarquer), l'excès semble devenu la règle et la simplicité une exception. *Elefante* de Pablo Larcuen fonctionne avec le même moteur (voix *off*) et carburant (le second degré) que son compatriote *Voice Over*. Mais *Elefante* ne suit qu'une seule voie, celle d'un homme qui a raté tous les tableaux de sa vie, tant sur le plan familial, personnel que professionnel,

ÉCHOS DE CLERMONT-FERRAND

Elefante, de Pablo Larcuen.

On ne se lasse pas de célébrer le succès chaque année grandissant du Festival international de Clermont-Ferrand qui a affiché plus de 150 000 entrées en 2013 et un nombre de réunions, débats et surtout de films qui donne tout autant le tournis. Difficile en même temps de dégager de ce grand maelström des œuvres qui émergent plus que d'autres. Le Grand Prix international au film mexicain, *Para armar un helicóptero*, d'Izabel Acevedo, en a ainsi surpris plus d'un alors que tant d'autres l'auraient aussi bien mérité.

Il y a mille et une façons de rendre compte de la richesse des programmations clermontoises. Le parcours que nous en proposons en offre un premier écho.



OÙ SONT PASSÉS LES FILMS SIMPLES ?



Best If Used By, d'Aemilia Scott.



Voice Over, de Martin Rosete.

70

Dieu attend son nouveau psychiatre dans sa cellule en prison, un homme insère une bombe dans le cerveau du fils de ses voisins, Elvis revit en Thaïlande, l'amour tourne au porno... Une épidémie d'exagérations semble avoir frappé la sélection internationale du festival 2013. Mais où sont passés les films simples ? À Clermont-Ferrand, cette question effleurait, parfois comme un regret, nos lèvres.

Une voix s'adresse à l'auditoire. *Voice Over* de l'Espagnol Martin Rosete est un court métrage dont "le spectateur est le héros". Tour à tour, le tu-spectateur est plongé dans des situations extrêmes : astronaute, soldat ou bien matelot, autant de personnages qui flirtent avec la mort. Le ton de la voix *off* gonfle la bulle dramatique. Le récit ne cesse de bifurquer. Le narrateur, dont le lexique puise à l'envi dans le registre argotique, combine trois préambules hétéroclites qui tous ont pour point commun d'évoquer le courage des hommes. Dans la quatrième et dernière séquence, le héros du film est un jeune adolescent assis sur le rebord d'une piscine, qui tremble à l'idée de donner son premier baiser : avoir des couilles ou ne pas en avoir, telle est la question. Pour la poser, *Voice Over* file la métaphore à grand renfort de films de genre. Le personnage de l'ado et son premier baiser est une enveloppe vide évacuée au profit d'un second degré saturé de références cinéphiles.

Il se passe quelque chose d'étrange au pays du court métrage. Comme une peur des choses simples ; la présence d'un tabou qui interdirait d'écrire/d'inscrire le récit dans une sphère réelle et de s'embarquer avec lui. Servant d'alibi culturel, le passage par le film de genre, par nature connoté, mine le terrain ; il n'est plus possible d'évoquer notre devenir humain sans passer par ces galipettes cinéphiles.

L'effet Canal plouf

Effet Canal (il faut toujours en faire +) ou bien encore effet du premier film (il faut réussir à se faire remarquer), l'excès semble devenu la règle et la simplicité une exception. *Elefante* de Pablo Larcuen fonctionne avec le même moteur (voix *off*) et carburant (le second degré) que son compatriote *Voice Over*. Mais *Elefante* ne suit qu'une seule voie, celle d'un homme qui a raté tous les tableaux de sa vie, tant sur le plan familial, personnel que professionnel,

et qui – très logiquement ! – se transforme en éléphant.

Elefante s'alimente au rayon science-fiction pour dessiner un mélodrame autour d'une relation entre un père et son fils. Dans la première partie du film, la déprime du père apparaît dans les habits dorés d'un montage *fun* ; tandis qu'ensuite la monstruosité du père éléphant, au-delà de son chemin de croix émotionnel, ne transcende jamais son état, celui d'un effet de style (et rien d'autre, malheureusement) dont la présence ne semble avoir qu'une motivation : faire de l'effet et être original. Mais à chercher coûte que coûte l'originalité, le court métrage n'est-il pas en train de devenir le clone/clown de lui-même ?

Le synopsis du film italien *Zini e Ami* de Pierluca Di Pasquale puise toute sa force dans sa misogynie vertement assumée : Zini s'est procuré un androïde femme, cultivée et sexy mais celle-ci souffre de quelques dysfonctionnements. Elle répète sans arrêt "Je t'aime". Ce court métrage ne propose rien d'autre que cette structure vacante d'une répliquante du stéréotype féminin. Ce film,

peu intéressant, illustre combien le détour par le genre, peut s'avérer à peu de frais, en termes de sens, payant. Le genre filtre toutes les impuretés de l'intime, seuls restent des tropes "propres" figés de la femme, de l'adolescent, du père. Ici, l'excès déréalise le film et son auteur. *Zini e Ami* aurait pu être signé par une entité anonyme. Le "on" a pris les commandes.

des films jeux

Anonyme et vain à ses heures, l'excès s'inscrit aussi parfois dans un dispositif comique ou ludique. Le film belge *Perfect Drug* de Toon Aerts mimant le style boursofflé et hystérique, parcouru d'effets gores et pop, d'un Takashi Miike, et *Penny Dreadful* de l'Américain Shane Atkinson (Prix du public 2013), copiant Tarantino mieux qu'il ne saurait le faire lui-même, sont des films d'énergie pure. Soutenus ou secourus par un trop plein d'effets ou de clins d'œil, à la manière d'un High Striker (ce jeu de foire où l'on doit frapper avec une masse pour faire sonner une cloche), ces films visent un sommet hypothétique. Lequel ? Mystère.

Penny Dreadful, de Shane Atkinson.



Perfect Drug, de Toon Aerts.

Symboliquement, le scénario de *Penny Dreadful* interpelle. Une petite fille, enlevée par des gangsters, finit par en tuer un et menacer les autres. Avec son orgie de retournements de situations et ses bacchanales maniéristes, le cinéma, hier jeu d'adultes, serait-il devenu un jeu d'enfants ?

Quête de gloire pour certains, cette tendance à la surenchère constitue pour d'autres une réponse artistique "activiste" à une société qui a fait du coup d'éclat permanent la pierre angulaire de sa mécanique politique ou sociale. S'il s'appuie sur un humour *low-fi* plutôt scolaire dans le style des films indépendants venus des États-Unis, *Best If Used By* d'Aemilia Scott n'en demeure pas moins captivant dans sa manière, désinvolte et téméraire, de renvoyer la balle.

un contre-pied social

Une jeune employée de supermarché apprend que son petit ami est mort. Elle lui rend visite à la morgue, mais au lieu de repartir les yeux bordés de larmes, elle s'empare du corps du défunt, l'entrepose dans la chambre froide de son lieu de travail et s'endort à ses côtés. On le sait, notre univers marchand, suggéré ici par le décor des produits de la supérette, conditionne l'homme, vampirise son humanité, à tel point qu'il ne prend plus le temps de rendre hommage aux morts. Tête et excessif, le personnage féminin suscite un grand contre-pied social qui, au final, se transformera en une sorte de réunion festive regroupant tous les indignés du supermarché et de la terre. L'excès dans les desseins du protagoniste (on aurait pu également évoquer ces deux films malades tournés en Grande-Bretagne, *Flytopia* de Karni Arieli ou le très réussi *Foxes* de Lorcan Finnegan, voir ci-après, p. 82) permet de donner au personnage du relief et à sa douleur une couleur. L'autre belle idée de la réalisatrice américaine Aemilia Scott repose sur la structure rebelle, anti-aristotélicienne de son court où, comme le soulignera l'un des personnages, les débuts et les fins importent moins que les hasards de la vie. Comme quoi dans l'excès ou dans la folie brute se niche parfois une grande sagesse.

Donald James

Voice Over de Martin Rosete, Espagne, 2012, couleur, 10 mn.

Elefante de Pablo Larcaen, Espagne, 2012, couleur, 9 mn.

Zini e Ami de Pierluca Di Pasquale, Italie, 2012, couleur, 5 mn.

Perfect Drug de Toon Aerts, Belgique, 2012, couleur, 14 mn.

Penny Dreadful de Shane Atkinson, États-Unis, 2012, couleur, 18 mn.

Best If Used By d'Aemilia Scott, États-Unis, 2012, couleur, 22 mn.

les films

LE GRAND DÉRÈGLEMENT



On This Island, de Matthew Knott.



Para armar un helicóptero, d'Izabel Acevedo.

Le lauréat du Grand Prix international du Festival de Clermont-Ferrand, *Para armar un helicóptero* de la réalisatrice mexicaine Izabel Acevedo, donnait le la d'une compétition dominée par le sentiment de vivre dans un monde déréglé.

74

Hommage aux habitants de l'ombre, *Para armar un helicóptero*, court métrage à la narration fluide et buissonnière, décrit un univers dans lequel tout "bugue". Une pluie diluvienne s'abat sur la ville. Les voitures s'agglutinent sur des portions d'autoroutes. Les câbles électriques grillent les uns après les autres. Oliverio, le personnage de ce court métrage, ne désire qu'une chose : jouer à un jeu vidéo qui s'appelle *Bug City*. Il habite un immeuble coupé du monde, navire à la dérive, vaisseau maudit plongé dans l'obscurité. Des poules et des canards traînent au milieu des couloirs. Les frigidaire sont devenus inutiles ; une bouilloire brûle sur un feu de camp situé au milieu d'une pièce ; on se nourrit des patates malades cueillies sur le balcon. "*Eli eli lamma sabacthani*", demandait le Christ à son père. Aujourd'hui, les hommes, s'ils se tournent encore vers le ciel, ne s'adressent plus à leurs responsables, à leurs maîtres, aux oligarques. Abandonnés à leur sort, tel le jeune Oliverio à la recherche d'une dynamo, ils doivent dénouer seuls les fils de leur destin électrique.



You Like It, I Love It, de James Vaughan.

à l'envers, à l'endroit

Chanter l'hymne national ne garantit même plus une place paisible ici-bas. Dans l'orwellien *On This Island* de l'Anglais Matthew Knott, l'actrice grecque Michelle Valley (la vilaine maman des enfants de *Canine* de Yorgos Lanthimos) interprète avec justesse le rôle d'une immigrée qui va tenter d'obtenir la nationalité britannique. Outre sa brillante culture générale et son don de la partager (elle dispense des cours de grec), elle semble imbattable sur tous les sujets. Bref, prête pour sa mission. Face au jury, elle propose un spectacle contemporain avec dans les mains un sampler, à ses pieds un carré quadrillé et, autour du cou, une pancarte indiquant – de C à A, selon les cases qu'elle traverse – à quelle classe elle appartient. Malgré son show provocateur plutôt apprécié par le jury et surtout malgré son interprétation magistrale du *God Save the Queen* national, elle sera recalée tandis que son élève, le jeune *British* coquet, le bien-né incompetent de base, partira travailler dans une ambassade en Grèce. Il est inutile de se révolter, les dés sont jetés depuis bien longtemps.

des loups dans un champ d'ananas

Il est étonnant de voir combien l'éthique occupe le premier plan de la plupart des films asiatiques sélectionnés. Si le film taïwanais *Comment j'ai appris à mentir* de Shang-Sing Guo a retenu notre attention, on aurait également pu évoquer ici les sud-coréens *Intervention* de Yong-wan Kim et *The Night of the Witness* de Buem Park, deux courts métrages qui méritent amplement le détour. *Comment j'ai appris à mentir* met en scène un cauchemar social : accusé d'avoir volé de l'argent et,

alors que toutes les preuves crient son innocence, un jeune garçon va faire l'expérience d'une nuit au commissariat où il va prendre des coups de trique (au sens propre comme au figuré) et ensuite, quitte à être violenté et inculpé, va commettre un délit plus grand que celui pour lequel il était incriminé. En partie grâce à ses séquences animées, *Comment j'ai appris à mentir* évite toutes les lourdeurs qui le guettaient. Ce film peut se voir comme une chronique, accusatrice en creux, du quotidien des Taïwanais et une plongée, éminemment singulière, dans les souvenirs et les traumas de l'enfance passée dans un champ d'ananas.

dérappages et catastrophes

Les routes sont bordées de pièges. On dérape un peu, beaucoup, voire complètement. On ne voyage plus que pour prendre acte de la catastrophe. Les départs sont immanquablement suivis de disparitions ou d'accidents (*Ástarsaga* d'Asa Hjorleifsdottir, *Sevilla* de Bram Schouw et bien sûr *Prematur* de Gunhild Enger...) et les retours riment systématiquement avec séismes, les raz de marée dévastateurs (*Orange* de Masaya Matsui) ou les inondations destructrices (*Chanson pour ma sœur triste* de Pedro Severien). Le héros du film colombien *Tierra Escarlata* de Jesus Reyes pêche au fond d'une fosse mortuaire la chemise de son frère assassiné par, on l'imagine les Farc ou autres bandits. Et de son côté le protagoniste du film japonais tendre et doux comme un biscuit au soja d'*Encore une fois* d'Atsuko Hirayanagi, de retour au Japon après quinze ans d'absence, retrouve le corps de sa mère calciné par le temps.

abonnés absents

“À quoi bon soulever des montagnes quand il est si simple de passer par-dessus ?” écrivait Boris Vian dans *L'herbe rouge*. Face au grand dérèglement du monde à quoi bon se révolter, s'interrogeait-on à Clermont ? S'il s'empresse de juger un peu trop vite ses personnages, le film *Une journée ordinaire* de Bahia Allouache dessine bel et bien le portrait d'une génération non pas résignée, ni détachée, mais “pas concernée” par le suffrage électoral du jour et plus occupée à réparer une antenne télé ou à boire le thé... De son côté le court métrage australien, *You Like It, I Love It* de James Vaughan décrit la journée ordinaire de deux frères, d'environ quinze et vingt-trois ans, occupée à rien, sinon à jeter des objets dans le jardin du voisin et à hocher de la tête à l'écoute de cet enthousiaste qui rêve encore de monter une entreprise. Tournant le dos à la narration classique, plongé dans une langueur tropicale au bord d'une piscine, ce film ne cesse d'évoquer *La Ciénaga*, le premier long métrage de Lucrecia Martel (2001). Une Ciénaga où l'on ne sait plus si le marécage est ce que l'on voit – des jeunes détachés de tout – ou plutôt ce que l'on pressent hors champ : une société en pleine déliquescence. Dans la piscine cocon de *You Like It, I Love It*, toute critique sociale est absente. Les hommes, coupés du monde, barbotent heureux et insoucieux dans un liquide poisseux, autant amniotique qu'éthylrique.

Donald James

En haut, *Comment j'ai appris à mentir*, de Shang-Sing Guo,
en bas, *Une journée ordinaire*, de Bahia Allouache.



Para armar un helicóptero d'Izabel Acevedo, Mexique, 2012, couleur, 35 mn.

On This Island de Matthew Knott, Royaume-Uni, 2012, couleur, 16 mn.

Comment j'ai appris à mentir (Kong Peh Tshat) de Shang-Sing Guo, Taïwan, 2012, couleur, 30 mn.

Une journée ordinaire de Bahia Allouache, Algérie, 2012, couleur, 22 mn.

You Like It, I Love It de James Vaughan, Australie, 2012, couleur, 16 mn.

CONCOURS DE SCENARIO

L'association « Ni vu ! Ni connu ! » (association loi 1901) organise, dans le cadre des 13èmes Conviviales Art, Cinéma et Ruralité, son 4ème CONCOURS DE SCENARIO qui récompensera un projet.

Une aide à la production de 5000 euros (cinq mille euros) sera versée de la façon suivante : 2500€ lors de l'annonce du lauréat et 2500€ à la présentation du film. Le lauréat devra réaliser ou faire réaliser le film tiré du scénario dans les deux ans qui suivent. Le sujet du scénario est libre, d'une durée de 15 minutes environ pour une fiction et de 26 ou 52 minutes pour un documentaire. La participation est ouverte à toute personne majeure avec un seul scénario par candidat. L'inscription est gratuite. Les dossiers devront impérativement arriver au plus tard le 30 juin 2013 dernier délai.

Tous les dossiers devront être envoyés à l'adresse suivante : Ni vu ! Ni connu ! Concours de scénario - Mairie, 1 place de la Mairie - 58350 Nannay. Les fiches d'inscriptions se trouvent sur www.nannay.com rubrique Ni vu ! Ni connu ! Conviviales.



Conviviales Art Cinéma Ruralité



Dans le cadre des 13èmes Conviviales Art, Cinéma et Ruralité de Nannay (58), Ni vu ! Ni connu ! recherche des films sur le thème « images du monde rural ».

Des films (en 16 mm, 35 mm ou vidéo tout format / fiction, documentaire, etc...) en français, ou sous-titrés en français, de toute origine et quelle que soit leur durée pourront être présentés.

Inscriptions : Les fiches d'inscription (www.nannay.com rubrique Ni vu ! ni connu ! Conviviales) ainsi qu'une copie du film proposé devront parvenir à Nannay avant le 15 mai 2013 dernier délai. Les films seront projetés suivant leur format en extérieur, en salle ou chez l'habitant. Les réalisateurs seront invités, dans la mesure du possible, à présenter leur film.

Adresse : NI VU! NI CONNU! Les Conviviales Art, Cinéma et Ruralité de Nannay / Mairie / 1 place de la Mairie 58350 Nannay

RECHERCHE DE FILMS

et qui – très logiquement ! – se transforme en éléphant.

Elefante s'alimente au rayon science-fiction pour dessiner un mélodrame autour d'une relation entre un père et son fils. Dans la première partie du film, la déprime du père apparaît dans les habits dorés d'un montage *fun* ; tandis qu'ensuite la monstruosité du père éléphant, au-delà de son chemin de croix émotionnel, ne transcende jamais son état, celui d'un effet de style (et rien d'autre, malheureusement) dont la présence ne semble avoir qu'une motivation : faire de l'effet et être original. Mais à chercher coûte que coûte l'originalité, le court métrage n'est-il pas en train de devenir le clone/clown de lui-même ?

Le synopsis du film italien *Zini e Ami* de Pierluca Di Pasquale puise toute sa force dans sa misogynie vertement assumée : Zini s'est procuré un androïde femme, cultivée et sexy mais celle-ci souffre de quelques dysfonctionnements. Elle répète sans arrêt "Je t'aime". Ce court métrage ne propose rien d'autre que cette structure vacante d'une répliquante du stéréotype féminin. Ce film,

peu intéressant, illustre combien le détour par le genre, peut s'avérer à peu de frais, en termes de sens, payant. Le genre filtre toutes les impuretés de l'intime, seuls restent des tropes "propres" figés de la femme, de l'adolescent, du père. Ici, l'excès déréalise le film et son auteur. *Zini e Ami* aurait pu être signé par une entité anonyme. Le "on" a pris les commandes.

des films jeux

Anonyme et vain à ses heures, l'excès s'inscrit aussi parfois dans un dispositif comique ou ludique. Le film belge *Perfect Drug* de Toon Aerts mimant le style boursofflé et hystérique, parcouru d'effets gores et pop, d'un Takashi Miike, et *Penny Dreadful* de l'Américain Shane Atkinson (Prix du public 2013), copiant Tarantino mieux qu'il ne saurait le faire lui-même, sont des films d'énergie pure. Soutenus ou secourus par un trop plein d'effets ou de clins d'œil, à la manière d'un High Striker (ce jeu de foire où l'on doit frapper avec une masse pour faire sonner une cloche), ces films visent un sommet hypothétique. Lequel ? Mystère.

Penny Dreadful, de Shane Atkinson.



Perfect Drug, de Toon Aerts.

Symboliquement, le scénario de *Penny Dreadful* interpelle. Une petite fille, enlevée par des gangsters, finit par en tuer un et menacer les autres. Avec son orgie de retournements de situations et ses bacchanales maniéristes, le cinéma, hier jeu d'adultes, serait-il devenu un jeu d'enfants ?

Quête de gloire pour certains, cette tendance à la surenchère constitue pour d'autres une réponse artistique "activiste" à une société qui a fait du coup d'éclat permanent la pierre angulaire de sa mécanique politique ou sociale. S'il s'appuie sur un humour *low-fi* plutôt scolaire dans le style des films indépendants venus des États-Unis, *Best If Used By* d'Aemilia Scott n'en demeure pas moins captivant dans sa manière, désinvolte et téméraire, de renvoyer la balle.

un contre-pied social

Une jeune employée de supermarché apprend que son petit ami est mort. Elle lui rend visite à la morgue, mais au lieu de repartir les yeux bordés de larmes, elle s'empare du corps du défunt, l'entrepose dans la chambre froide de son lieu de travail et s'endort à ses côtés. On le sait, notre univers marchand, suggéré ici par le décor des produits de la supérette, conditionne l'homme, vampirise son humanité, à tel point qu'il ne prend plus le temps de rendre hommage aux morts. Têtu et excessif, le personnage féminin suscite un grand contre-pied social qui, au final, se transformera en une sorte de réunion festive regroupant tous les indignés du supermarché et de la terre. L'excès dans les desseins du protagoniste (on aurait pu également évoquer ces deux films malades tournés en Grande-Bretagne, *Flytopia* de Karni Arieli ou le très réussi *Foxes* de Lorcan Finnegan, voir ci-après, p. 82) permet de donner au personnage du relief et à sa douleur une couleur. L'autre belle idée de la réalisatrice américaine Aemilia Scott repose sur la structure rebelle, anti-aristotélicienne de son court où, comme le soulignera l'un des personnages, les débuts et les fins importent moins que les hasards de la vie. Comme quoi dans l'excès ou dans la folie brute se niche parfois une grande sagesse.

Donald James

Voice Over de Martin Rosete, Espagne, 2012, couleur, 10 mn.

Elefante de Pablo Larcuen, Espagne, 2012, couleur, 9 mn.

Zini e Ami de Pierluca Di Pasquale, Italie, 2012, couleur, 5 mn.

Perfect Drug de Toon Aerts, Belgique, 2012, couleur, 14 mn.

Penny Dreadful de Shane Atkinson, États-Unis, 2012, couleur, 18 mn.

Best If Used By d'Aemilia Scott, États-Unis, 2012, couleur, 22 mn.

les films

LE GRAND DÉRÈGLEMENT



On This Island, de Matthew Knott.



Para armar un helicóptero, d'Izabel Acevedo.

Le lauréat du Grand Prix international du Festival de Clermont-Ferrand, *Para armar un helicóptero* de la réalisatrice mexicaine Izabel Acevedo, donnait le la d'une compétition dominée par le sentiment de vivre dans un monde déréglé.

74

Hommage aux habitants de l'ombre, *Para armar un helicóptero*, court métrage à la narration fluide et buissonnière, décrit un univers dans lequel tout "bugue". Une pluie diluvienne s'abat sur la ville. Les voitures s'agglutinent sur des portions d'autoroutes. Les câbles électriques grillent les uns après les autres. Oliverio, le personnage de ce court métrage, ne désire qu'une chose : jouer à un jeu vidéo qui s'appelle *Bug City*. Il habite un immeuble coupé du monde, navire à la dérive, vaisseau maudit plongé dans l'obscurité. Des poules et des canards traînent au milieu des couloirs. Les frigidaire sont devenus inutiles ; une bouilloire brûle sur un feu de camp situé au milieu d'une pièce ; on se nourrit des patates malades cueillies sur le balcon. "*Eli eli lamma sabacthani*", demandait le Christ à son père. Aujourd'hui, les hommes, s'ils se tournent encore vers le ciel, ne s'adressent plus à leurs responsables, à leurs maîtres, aux oligarques. Abandonnés à leur sort, tel le jeune Oliverio à la recherche d'une dynamo, ils doivent dénouer seuls les fils de leur destin électrique.



You Like It, I Love It, de James Vaughan.

à l'envers, à l'endroit

Chanter l'hymne national ne garantit même plus une place paisible ici-bas. Dans l'orwellien *On This Island* de l'Anglais Matthew Knott, l'actrice grecque Michelle Valley (la vilaine maman des enfants de *Canine* de Yorgos Lanthimos) interprète avec justesse le rôle d'une immigrée qui va tenter d'obtenir la nationalité britannique. Outre sa brillante culture générale et son don de la partager (elle dispense des cours de grec), elle semble imbattable sur tous les sujets. Bref, prête pour sa mission. Face au jury, elle propose un spectacle contemporain avec dans les mains un sampler, à ses pieds un carré quadrillé et, autour du cou, une pancarte indiquant – de C à A, selon les cases qu'elle traverse – à quelle classe elle appartient. Malgré son show provocateur plutôt apprécié par le jury et surtout malgré son interprétation magistrale du *God Save the Queen* national, elle sera recalée tandis que son élève, le jeune *British* coquet, le bien-né incompétent de base, partira travailler dans une ambassade en Grèce. Il est inutile de se révolter, les dés sont jetés depuis bien longtemps.

des loups dans un champ d'ananas

Il est étonnant de voir combien l'éthique occupe le premier plan de la plupart des films asiatiques sélectionnés. Si le film taïwanais *Comment j'ai appris à mentir* de Shang-Sing Guo a retenu notre attention, on aurait également pu évoquer ici les sud-coréens *Intervention* de Yong-wan Kim et *The Night of the Witness* de Buem Park, deux courts métrages qui méritent amplement le détour. *Comment j'ai appris à mentir* met en scène un cauchemar social : accusé d'avoir volé de l'argent et,

alors que toutes les preuves crient son innocence, un jeune garçon va faire l'expérience d'une nuit au commissariat où il va prendre des coups de trique (au sens propre comme au figuré) et ensuite, quitte à être violenté et inculpé, va commettre un délit plus grand que celui pour lequel il était incriminé. En partie grâce à ses séquences animées, *Comment j'ai appris à mentir* évite toutes les lourdeurs qui le guettaient. Ce film peut se voir comme une chronique, accusatrice en creux, du quotidien des Taïwanais et une plongée, éminemment singulière, dans les souvenirs et les traumas de l'enfance passée dans un champ d'ananas.

dérappages et catastrophes

Les routes sont bordées de pièges. On dérape un peu, beaucoup, voire complètement. On ne voyage plus que pour prendre acte de la catastrophe. Les départs sont immanquablement suivis de disparitions ou d'accidents (*Ástarsaga* d'Asa Hjorleifsdottir, *Sevilla* de Bram Schouw et bien sûr *Prematur* de Gunhild Enger...) et les retours riment systématiquement avec séismes, les raz de marée dévastateurs (*Orange* de Masaya Matsui) ou les inondations destructrices (*Chanson pour ma sœur triste* de Pedro Severien). Le héros du film colombien *Tierra Escarlata* de Jesus Reyes pêche au fond d'une fosse mortuaire la chemise de son frère assassiné par, on l'imagine les Farc ou autres bandits. Et de son côté le protagoniste du film japonais tendre et doux comme un biscuit au soja *Encore une fois* d'Atsuko Hirayanagi, de retour au Japon après quinze ans d'absence, retrouve le corps de sa mère calciné par le temps.

abonnés absents

“À quoi bon soulever des montagnes quand il est si simple de passer par-dessus ?” écrivait Boris Vian dans *L'herbe rouge*. Face au grand dérèglement du monde à quoi bon se révolter, s'interrogeait-on à Clermont ? S'il s'empresse de juger un peu trop vite ses personnages, le film *Une journée ordinaire* de Bahia Allouache dessine bel et bien le portrait d'une génération non pas résignée, ni détachée, mais “pas concernée” par le suffrage électoral du jour et plus occupée à réparer une antenne télé ou à boire le thé... De son côté le court métrage australien, *You Like It, I Love It* de James Vaughan décrit la journée ordinaire de deux frères, d'environ quinze et vingt-trois ans, occupée à rien, sinon à jeter des objets dans le jardin du voisin et à hocher de la tête à l'écoute de cet enthousiaste qui rêve encore de monter une entreprise. Tournant le dos à la narration classique, plongé dans une langueur tropicale au bord d'une piscine, ce film ne cesse d'évoquer *La Ciénaga*, le premier long métrage de Lucrecia Martel (2001). Une Ciénaga où l'on ne sait plus si le marécage est ce que l'on voit – des jeunes détachés de tout – ou plutôt ce que l'on pressent hors champ : une société en pleine déliquescence. Dans la piscine cocon de *You Like It, I Love It*, toute critique sociale est absente. Les hommes, coupés du monde, barbotent heureux et insoucieux dans un liquide poisseux, autant amniotique qu'éthylrique.

Donald James

En haut, *Comment j'ai appris à mentir*, de Shang-Sing Guo,
en bas, *Une journée ordinaire*, de Bahia Allouache.



Para armar un helicóptero d'Izabel Acevedo, Mexique, 2012, couleur, 35 mn.

On This Island de Matthew Knott, Royaume-Uni, 2012, couleur, 16 mn.

Comment j'ai appris à mentir (Kong Peh Tshat) de Shang-Sing Guo, Taïwan, 2012, couleur, 30 mn.

Une journée ordinaire de Bahia Allouache, Algérie, 2012, couleur, 22 mn.

You Like It, I Love It de James Vaughan, Australie, 2012, couleur, 16 mn.

CONCOURS DE SCENARIO

L'association « Ni vu ! Ni connu ! » (association loi 1901) organise, dans le cadre des 13èmes Conviviales Art, Cinéma et Ruralité, son 4ème CONCOURS DE SCENARIO qui récompensera un projet.

Une aide à la production de 5000 euros (cinq mille euros) sera versée de la façon suivante : 2500€ lors de l'annonce du lauréat et 2500€ à la présentation du film. Le lauréat devra réaliser ou faire réaliser le film tiré du scénario dans les deux ans qui suivent. Le sujet du scénario est libre, d'une durée de 15 minutes environ pour une fiction et de 26 ou 52 minutes pour un documentaire. La participation est ouverte à toute personne majeure avec un seul scénario par candidat. L'inscription est gratuite. Les dossiers devront impérativement arriver au plus tard le 30 juin 2013 dernier délai.

Tous les dossiers devront être envoyés à l'adresse suivante : Ni vu ! Ni connu ! Concours de scénario - Mairie, 1 place de la Mairie - 58350 Nannay. Les fiches d'inscriptions se trouvent sur www.nannay.com rubrique Ni vu ! Ni connu ! Conviviales.



Conviviales Art Cinéma Ruralité



Dans le cadre des 13èmes Conviviales Art, Cinéma et Ruralité de Nannay (58), Ni vu ! Ni connu ! recherche des films sur le thème « images du monde rural ».

Des films (en 16 mm, 35 mm ou vidéo tout format / fiction, documentaire, etc...) en français, ou sous-titrés en français, de toute origine et quelle que soit leur durée pourront être présentés.

Inscriptions : Les fiches d'inscription (www.nannay.com rubrique Ni vu ! ni connu ! Conviviales) ainsi qu'une copie du film proposé devront parvenir à Nannay avant le 15 mai 2013 dernier délai. Les films seront projetés suivant leur format en extérieur, en salle ou chez l'habitant. Les réalisateurs seront invités, dans la mesure du possible, à présenter leur film.

Adresse : NI VU! NI CONNU! Les Conviviales Art, Cinéma et Ruralité de Nannay / Mairie / 1 place de la Mairie 58350 Nannay

RECHERCHE DE FILMS